

NUMERO 354

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr



Christine Angot aux Journées de l'École de la Cause freudienne

17 novembre 2013



Psychanalyse

par Christine Angot

La dernière fois que j'ai parlé devant une très grande salle, la moitié de celle-ci, je suis partie sous les huées. Et ce n'était pas sans rapport avec la psychanalyse. C'était en Allemagne, j'y étais pour un livre, et j'étais interviewée par une grande figure du féminisme, très connue, très populaire là-bas, qui essayait, au fil des questions qu'elle me posait, de me faire entrer dans la case : victime de l'inceste qui s'en est sortie parce qu'elle a dit. Les livres étaient instrumentalisés, il n'était plus question de littérature (c'est-à-dire d'espace qui n'existe pas et où on ne parle pas) mais de courage d'une victime qui finit par se confier à une société qui existe et qui comprend. J'essayais de

tenir, d'expliquer, de sortir de la statistique, le courant était trop fort je n'ai pas pu surfer. J'ai fini par leur dire qu'ils ne méritaient pas que Freud ait écrit dans leur langue, et que je comprenais mieux ce qui s'était passé chez eux dans les années quarante, c'est là évidemment qu'il y a eu les huées et que j'ai dû sortir.

Je ne supporte pas qu'une société prétende être capable de se mettre au niveau d'un silence individuel. La littérature le peut. *Une semaine de vacances* met en scène une jeune fille qui ne dit rien mais dont la pensée ne nous est à aucun moment inconnue, le lecteur est avec elle sans que le narrateur ne fasse de commentaire pour l'aider, le lecteur entend la jeune fille qui se tait, *on* prend possession d'elle, *on* la tue, *on* lui retire son humanité, le lecteur la lui rend, car, plus on la lui retire à elle, plus il se sent dépossédé de la sienne. Voilà, en deux mots.

J'ai écrit *Une semaine de vacances* en une semaine, vraiment, une semaine où je n'avais pas de séances, je n'en parlais donc à personne, se reconstituait la situation que j'avais connue à l'adolescence, d'isolement total, et pourtant de jeu social parallèle.

La psychanalyse, vous le savez, ce n'est pas le jeu social.

Lundi dernier j'avais rendez-vous au *Lutetia* avec Marie-Hélène Brousse et Jacques-Alain Miller (Christiane Alberti était à Toulouse) pour préparer ce moment, je parlais, ils me posaient des questions, je ne reconnaissais plus leur visage que j'avais pourtant vus bien des fois. Là, en dépit de leurs différences multiples, ils avaient tous les deux exactement le même, ce n'était plus eux, je n'étais plus encombrée d'eux qui étaient là pourtant, bien là, comme on l'est rarement, et je pouvais parler. (L'acteur aussi change son visage, sauf que lui c'est le contraire.)

Moi aussi quand j'écris, je me débarrasse de moi, pour ne pas encombrer mon lecteur imaginaire. Que j'écoute. J'écoute ce que je peux écrire à son adresse. Je cherche ce qui nous réunit, en dépit de nos différences multiples.

Par exemple, la grande salle. Qui me fait peur, et qui m'isole. Faire qu'elle ne m'isole pas mais nous réunisse.

Je vais essayer de dire comment j'ai rencontré la psychanalyse :

Vers vingt-deux ans, je faisais des études en droit, je venais de me marier, je n'avais pas dormi de toute une semaine avant ce mariage, du tout, je vivais à Reims, je n'allais pas bien, c'était l'année où je venais de m'inscrire à la Sorbonne dans ce qu'on appellerait

aujourd'hui un Master 2 en Droit du Travail. Je faisais les trajets une fois par semaine, je ne dormais plus, tout le reste de ma vie se trouvait fragilisé par mon manque de sommeil, j'étais fatiguée, angoissée, surtout au crépuscule, je ne mangeais plus, les rapports sexuels me faisaient mal, je m'étais tellement raidie que je ne supportais plus la pénétration, tout était devenu invivable.

Je n'ai pas pensé à la psychanalyse tout de suite. J'avais un médecin généraliste que j'aimais bien, qui me donnait des médicaments, j'allais voir un acupuncteur, on disait que l'acupuncture était efficace, la mère de mon mari me conseillait de boire un verre de Bordeaux le soir pour me détendre, ça l'énervait que je ne boive jamais, rien de tout ça ne marchait, j'allais de plus en plus mal, je ne pouvais plus étudier, j'ai arrêté. J'étais trop fatiguée.

Je restais chez moi. Je lisais. Mes journées étaient entrecoupées de visites au médecin ou à l'acupuncteur, je me souviens d'aiguilles dans le pied qui m'arrachaient des cris de douleur, j'attendais le retour de l'homme avec qui j'étais mariée mais que j'étais incapable d'appeler « mon mari » sauf à des administrations par téléphone, je passais des heures à pleurer, ou à crier, les nuits étaient horribles.

Je commençais à me dire que, contrairement à ce que j'avais cru je n'étais peut-être pas passée entre les gouttes, la relation incestueuse que j'avais eue avec mon père était peut-être en train de me détruire, je me disais. J'avais été jusque là une étudiante modèle, j'avais réussi à me marier pour moi c'était une réussite les femmes de ma famille depuis plusieurs générations avaient toutes eu des enfants illégitimes je voulais que ça cesse. Mais je ne pouvais plus vivre. Et puis j'ai eu cette idée : psychanalyse.

Quand on vivait à Châteauroux, ma mère avait travaillé dans un hôpital psychiatrique, les mots psy, psychiatre, psychologue, psychanalyste ne m'étaient ni étrangers ni hostiles. J'ai demandé à mon généraliste ce qu'il en pensait, il m'a dit « c'est une très bonne idée ». Il m'a donné un nom, j'y suis allée, j'y suis restée dix-huit mois. J'avais eu des difficultés à prendre rendez-vous, j'avais l'impression que c'était pour les fous, je n'en parlais à personne. J'ai des souvenirs de larmes, en sortant sur le trottoir, de sanglots. Mon père, que je ne voyais plus, m'a dit au téléphone que ça détruisait les gens. Mais je revivais. Je redormais, j'avais envie de reprendre mes études, je m'étais inscrite en master 2 en Droit International et je voulais faire une année de spécialisation à Bruges. Au passage, mais je ne savais pas encore ce que ça allait devenir, j'avais découvert l'écriture.

Je revois et je ne pourrai jamais oublier : j'étais assise sur le lit d'une chambre d'hôtel du Touquet, appuyée contre deux oreillers, j'ai commencé à écrire sur le papier de la tablette de chocolat qu'on avait achetée, j'ai continué sur deux feuilles de papier à lettre trouvées dans un tiroir, Claude m'a dit que c'était très bien, je n'ai pas voulu le croire, si je commençais à le croire je sentais que toute ma vie pouvait changer, que je ne penserais plus à rien d'autre. Est-ce que ça valait la peine ? Je lui ai demandé d'aller chercher du papier à la réception, le lendemain j'y suis allée moi-même. Tout le reste du week-end on a marché sur la plage en parlant de ça. Depuis, je ne parle plus que de ça. Je ne crois pas qu'autre chose m'intéresse. D'autres choses m'intéressent, mais la seule que je comprends, c'est ça. C'est la seule où le jeu social peut disparaître et où vous pouvez parler à tout le monde.

J'ai expliqué à mon analyste que je voulais partir à Bruges, il m'a dit : pourquoi avez-vous voulu venir ? J'ai répondu : Parce que je voulais dormir. Il m'a répondu : maintenant vous êtes réveillée. Je lui ai dit au revoir, ç'a été la fin de ce morceau-là.

À Bruges, à la bibliothèque, au lieu d'étudier j'écrivais. Je suis partie. J'ai mis six ans à être publiée. Six ans de refus, de boîte aux lettres vide. S'il y a une période dans ma vie que je ne veux pas revivre, c'est celle-là. Je ne voulais pas avoir d'enfant si je n'étais pas publiée. Quand j'en ai eu un, j'ai éprouvé le besoin de reprendre une analyse, à Nice où je vivais, puis à Montpellier, les analystes que j'ai trouvés ne m'ont pas plu, celui de Nice s'était gratté la tête au premier rendez-vous quand je lui ai parlé de mon père, je suis restée six mois chez celui de Montpellier jusqu'au jour où sa secrétaire est venue déposer un dossier sur son bureau alors que j'étais allongée sur le divan. J'ai repris après la rupture avec mon mari, et ma rencontre avec une femme, parce que je pensais que je n'étais pas sûre d'être capable d'avoir une vie amoureuse. J'avais l'impression de ne rien pouvoir faire d'autre qu'écrire. À Paris, mon analyste de Montpellier m'a donné deux adresses. L'une des deux était la bonne et l'est toujours.

Chez lui, j'ai parlé longtemps de ma vie amoureuse. Comment rencontrer quelqu'un qui supporte que je vive dans un espace qui n'existe pas ? Aujourd'hui je ne parle presque plus de mon père, je n'en souffre plus, ce sont d'autres situations de déshumanisation, vécues indirectement, qui me font souffrir car je les ressens.

Ce dont je parle le plus en analyse c'est l'écriture, c'est souvent par là que se terminent mes séances.

Ce sont elles qui me rappellent que j'écris. Quand je ne suis pas devant ma machine, j'ai tendance à l'oublier. Je n'y pense que quand j'en parle, quand je me couche le soir,

quand je me lève le matin, je n'y crois qu'à ces moments-là. Pendant que j'écris je n'y pense pas non plus. Quand je ne trouve pas, que je ne suis pas contente des mots inscrits sur l'écran, mes séances m'aident à me ressouvenir que je vais sans doute y arriver de nouveau, que je peux affronter le fait que rien ne tienne pour l'instant, que pas un mot ne tienne debout. Qu'il n'y ait rien. Je peux même avoir dans un coin de ma tête, un peu reculé, que de ce rien quelque chose va sortir. Si ce rien je le supporte.

Le travail de l'écrivain, ce n'est pas seulement le travail de l'oreille et celui de la phrase, des mots, du rythme, des temps, de l'observation et de la pensée, c'est, avant tout, supporter l'angoisse de ne pas savoir si vous serez capable d'écrire un nouveau livre (de dire) ou si vous n'en serez plus jamais capable. Est-ce qu'il y en aura un nouveau, ou est-ce qu'il n'y aura plus rien ? Est-ce que je vais survivre ?

*Texte écrit pour être lu avant un entretien avec
Christiane Alberti, Marie-Hélène Brousse, et Jacques-Alain Miller*



Pompée et Sophonisbe mises en scène par Brigitte Jaques-Wajeman

*« Comme Shakespeare, Corneille a osé mélanger
les deux registres de la comédie et de la tragédie, ce qu'on lui a
reproché longtemps. Son « impureté » fait aujourd'hui sa modernité,
car nous vivons des temps impurs. »
Brigitte Jaques-Wajeman*

Ni l'opinion, ni le chaos par François Regnault

Brigitte Jaques-Wajeman poursuit le cycle « corneille colonial » avec deux tragédies peu connues, *Pompée et Sophonisbe*, qui décrivent les rapports de domination et de fascination que l'empire romain entretenait avec ses « alliés ». Mais Rome est-elle si loin de nous ?

Les tragédies de Corneille se prêtent à des transfigurations modernes. Les incarnent, sur le fil de l'alexandrin, des acteurs qui font corps avec l'extravagance et la jouissance.

Les acteurs proposent et la metteur en scène dispose. Une grande liberté dans les propositions, et par conséquent aucune tyrannie dans la disposition.

Ils arrivent au début de la répétition sachant le texte par coeur. C'est que le temps est compté. Le texte a été expliqué « à la table », qui sert moins à le faire comprendre qu'à ce que les acteurs s'entendent les uns les autres le dire, en se regardant.

Donc, un texte su par coeur, dans un corps qui ne sait rien encore, mais qui se prépare. Alors, l'idée qu'on se fait de la tradition ne risque-t-elle pas de paralyser ce corps ? Non, car il y a beau temps que ces acteurs, dont quelques-uns ont déjà bien des Corneille dans les gencives et dans les jambes¹, n'ont aucun mal à se débarrasser de l'opinion, respectueuse de nos grands classiques, et qui les vide régulièrement de leur sang, comme du chaos, qui s'amuse à les déglinguer.

« On ne fait pas d'art avec l'opinion, mais avec le chaos non plus », dit Gilles Deleuze².

Donc, au lieu d'attitudes conventionnelles imitant les représentations d'un lointain passé que personne n'a jamais vues, et sans recourir non plus à la démolition, qui n'est que l'envers de l'intimidation, mais en exécutant cependant un alexandrin à la fois fidèle à ses lois et attentif à la langue d'aujourd'hui, le corps se donne toutes les libertés d'y ajouter ses pulsions, ses violences et son érotisme.

Car, notre corps, quand lui arrive-t-il, dans la vie courante, d'être hors de soi, de passer une limite ? Dans la violence : colère, bagarre, haine, coups et blessures ; dans le désir : trouble, baisers, enlacements, amour ; dans l'ivresse aussi, dans la douleur et dans la souffrance ; dans le deuil ; dans l'orgueil encore et dans la présomption, en bref dans toutes ces passions qui se sont si bien fait connaître au siècle de Corneille où le théâtre avait pris une place prépondérante, soumettant les mœurs à ses modèles et la littérature à sa poésie ; ces passions qui suscitent des mouvements naturels ou violents tels que : le cri de Sophonisbe à l'encontre de Syphax, la danse de Ptolomée ivre de joie à l'idée de meurtre, l'étreinte de César et de Cléopâtre, l'effondrement de Cornélie, l'indignation de Syphax, les fureurs de Massinisse contre Lélius, le ressentiment de Lélius devant l'amour, coups de César sur Septime, de Ptolomée sur sa soeur...

L'organisation de l'espace (une grande salle plutôt abstraite), l'invention (c'est-à-dire la « trouvaille ») de la Table par Brigitte Jaques-Wajeman, la *disposition* (presque au sens rhétorique) des sentiments et des épisodes, l'arsenal alexandrin dont chaque acteur est armé, leur servent d'arène, d'agrès, de promontoire ou d'obstacle, d'armes ou d'instruments, pour se battre (se tabasser !), s'enlacer (se séduire... baiser !), souffrir (l'abattement et la dépression), s'humilier ou se glorifier (la servitude feinte, l'orgueil affiché, le mépris et la morgue, le sentiment de triomphe).

En bref pour s'autoriser toutes les jouissances humaines, exaltantes ou funestes, ce qu'on appelle aujourd'hui la dimension, au singulier, de la *jouissance*.

Que les tragédies de Pierre Corneille se prêtent à des *transfigurations* modernes, par des êtres vivants aujourd'hui, de ce qu'il ne pouvait prévoir, mais que l'inconscient de son théâtre recèle à chaque tournant de ses extravagantes histoires, ces mêmes acteurs tenteront tous les soirs d'en donner la preuve à leurs visiteurs, et c'est à ce dévoilement qu'ils les convient – le plus loin possible de l'opinion abêtissante, et presque au bord du chaos, sans y sombrer jamais.

1 Ceux qui se meuvent depuis plusieurs années dans l'univers colonial, étrange et familier de Corneille: Marc Arnaud, Pascal Bekkar, Sophie Daull, Pierre-Stéfan Montagnier, Aurore Paris, Thibault Perrenoud, Bertrand Suarez-Pazos, et les quatre « nouveaux » venus les rejoindre: Anthony Audoux, Yacine Aït Benhassi, Marion Lambert et Malvina Morisseau.

2 Gilles Deleuze et Félix Guattari, Qu'est-ce que la philosophie ?

Théâtre de la Ville. Information et réservations www.theatredelaville-paris.com - 01 42 74 22 77
En alternance au Théâtre des Abbesses, 31, rue des Abbesses, 75018, Paris, jusqu'au 1^{er} décembre 2013.
Pompée : les 20, 21, 23, 27, 28 et 30 novembre à 20h30 – les 24 novembre et 1^{er} décembre à 15h.
Sophonisbe : les 22, 26, 29 novembre et 1^{er} décembre à 20h30 – les 23 et 30 novembre à 15h.

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente [eve miller-rose](#) eve.navarin@gmail.com

rédaction [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

conseiller [jacques-alain miller](#)

▪ rédaction

coordination [catherine lazarus-matet](#) clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture [pierre-gilles gueguen](#), [jacques-alain miller](#), [eve miller-rose](#), [anne poumellec](#), [eric zuliani](#)

édition [cécile favreau](#), [luc garcia](#), [bertrand lahutte](#)

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant [daniel roy](#), [judith miller](#)

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole [graciela brodsky](#)

-Lacan Quotidien au brésil [angelina harari](#)

-Lacan Quotidien en espagne [miquel bassols](#)

-pour Latigo, [Dalila Arpin](#) et [Raquel Cors](#)

-pour Caravanserail, [Fouzia Liget](#)

-pour Abrasivo, [Jorge Forbes](#) et [Jacques-Alain Miller](#)

diffusion [éric zuliani](#), [philippe bénichou](#)

▪traductions [chantal bonneau](#) (espagnol) [maria do carmo dias batista](#) (lacan quotidien au brésil)

▪designers [viktor&william francoizel](#) vwfcbzl@gmail.com

▪technique [mark francoizel & olivier ripoll](#)

▪médiateur [patachón valdès](#) patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahoogroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : [philippe benichou](#)

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : [gil caroz](#)

▪ amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : oscar ventura

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lisy et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela associação mundial de psicanálise (amp) em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : maria cristina maia de oliveira fernandes

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI.](#)

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : *manuelles* dans le corps du texte, à la fin de celui-ci, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris. •